

# LA VIE D'UN FORESTIER

## AU TEMPS DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE

### 1959 – 1970

Par Jean-Claude Gilbert



Dans mon livre<sup>1</sup>, je raconte mes premières expériences de travail dans le monde forestier, les conditions de vie en forêt au début des années 1960, le travail du bûcheron d'antan ainsi que les moments mémorables et les aventures passionnantes que j'ai vécues dans la nature et avec la faune. Mon travail en forêt se réalisait le plus souvent dans des endroits très éloignés et je devais m'exiler loin des miens

pendant des semaines, souvent des mois. Nous étions logés dans des camps forestiers mal isolés, éclairés au fanal à l'huile, sans eau courante, sans communication et certaines baraques étaient parfois infestées de petits rongeurs.

Parmi les évènements excitants et palpitants vécus ainsi que les expériences des plus enrichissantes acquises à cette époque, j'ai choisi de raconter dans mon livre ceux qui m'ont le plus marqué et qui me paraissent les plus intéressants. En écrivant ce livre, j'ai voulu également marquer de mes souvenirs l'histoire de la foresterie du Québec. Dans mes récits de vie, j'amène le lecteur hors des sentiers battus et je lui fais vivre un voyage dans le temps, plein de péripéties, certaines sont éprouvantes alors que d'autres sont tout à fait fascinantes et remplies de découvertes, en voici quelques extraits.



Le camp Patry, situé à quelques 50:km au nord de Sanmour en Haute-Mauricie.

<sup>1</sup> Gilbert, Jean-Claude, La vie d'un forestier au temps de la Révolution tranquille, 1959-1970, Québec, 260 p.

## Le camp forestier (1959)

Quand je suis arrivé au camp Patry, situé à quelque 50 kilomètres au nord de Sanmaur en Haute-Mauricie, j'ai découvert à mon grand étonnement les particularités étranges de ces baraques recouvertes de *boards*<sup>2</sup> non peints et noircis par le temps. Le bâtiment le plus important du camp était l'office. L'intérieur ressemblait à celui d'un petit magasin général : un haut comptoir gardait les clients hors de portée des marchandises garnissant les tablettes et les étagères. Les haches, les sciottes, les limes, l'huile et les bidons d'essence voisinaient les pantalons d'étoffe, les chemises de laine à carreaux, les bretelles de police, les gros bas de laine, le tabac et j'en passe ; on trouvait de tout à l'office, sauf de la boisson alcoolisée, car c'était interdit au camp. La *cookerie*<sup>3</sup> était vaste et, pour que l'ordre règne, on attribuait une place à chaque homme qui devait la conserver jusqu'à la fermeture du chantier. Le *cook* était l'une des personnes importantes dans la vie du camp, si sa nourriture était bonne, le moral des hommes était élevé, sinon, c'était la pagaille.

Le plus imposant des bâtiments du camp était la baraque des hommes. Une table longue et étroite occupait le milieu du dortoir et, de chaque côté, des lits superposés cordés le long du mur ; l'espace pour chacun des occupants était bien restreint. Le bâtiment était chauffé avec une truie à deux ponts<sup>4</sup>, installée au centre du camp. À l'une des extrémités, on retrouvait une pièce surchauffée : le séchoir. Autour du poêle, on avait aménagé un dispositif fait de baguettes équarries sur lesquelles on étendait le linge ou les objets qu'on voulait faire sécher. Enfin, une petite cabane de bois, située en contrebas du camp, à l'orée de la forêt, la « bécosse » pouvait accommoder douze personnes assises en ligne.

## Le travail du bûcheron (1960)

En 1960, sur les chantiers forestiers du Parc des Laurentides, les sciottes et les scies mécaniques se côtoyaient, moitié-moitié, même si la scie mécanique était encore dans sa forme expérimentale. Ainsi, environ 50 % des bûcherons étaient munis d'une scie mécanique, les autres abattaient encore les arbres

avec la hache et ils tronçonnaient les billes de bois avec la sciotte. La journée de travail du bûcheron commençait au petit jour ; sitôt son déjeuner avalé, il prenait ses outils et – souvent dans la demi-obscurité – se rendait à son poste de travail situé parfois à deux et même trois kilomètres du campement. La seule base de rémunération du bûcheron était sa production, c'est-à-dire qu'il était payé pour un travail accompli. Pour gagner de gros salaires, les as de ce métier abattaient, tronçonnaient et empilaient jusqu'à trois cordes de bois par jour ; ce qui représentait plus de 500 billes de 4 pieds (1,2 mètre). Ces gars-là étaient de véritables bourreaux de travail et leur salaire atteignait à peine 250 dollars par mois.

Comme inspecteur des opérations forestières, mon travail consistait à signaler et à prendre les mesures requises pour corriger les irrégularités rencontrées sur les chantiers forestiers. L'inspection était sommaire et touchait seulement quelques normes de qualité établies quant à la localisation et la construction des chemins de charriage, la récupération complète des tiges marchandes<sup>5</sup>, le respect de la longueur des billes, l'empilement conforme du bois et la protection des forêts contre le feu.

Dans les tâches qui m'étaient assignées, il n'y avait rien concernant la sécurité au travail. Pourtant, tous les jours je découvrais des manquements aux normes élémentaires de sécurité. Par exemple, lors de l'abattage des arbres, le bûcheron ne tenait pas compte ou n'interprétait pas correctement plusieurs circonstances variables telles que les entraves pouvant affecter la chute de l'arbre, la direction et la vélocité du vent, la déviation et la solidité de l'arbre, son inclinaison, le terrain où l'arbre sera abattu, l'encoche dangereuse et le trait arrière non conforme, etc.

Témoin de plusieurs accidents de travail et conscient de l'importance de la prévention, je me permettais de signaler, en appendice de mes rapports hebdomadaires, les événements déplorables observés au cours de la semaine. Je signalais également les conditions de travail dangereuses ainsi que le comportement négligé de certains employés qui constituait un danger pour leur propre

2 Boards = panneaux de particules de carton-fibre

3 Cookerie = cuisine et cook = cuisinier

4 Truie à deux-ponts = poêle à deux-ponts-

5 Tige marchande = partie de l'arbre, sans la souche et sans le faite, ayant un diamètre minimum d'utilisation de 4 pouces (10 centimètres).

sécurité et celle de leurs collègues de travail. Enfin, je précisais que ces accidents avaient été commis par des bûcherons qui ne possédaient pas de technique d'abattage. La situation était devenue assez alarmante pour que le grand patron de la compagnie décide d'intervenir personnellement. Il m'a demandé de réunir tous les bûcherons dans une salle pour les entretenir de prévention et de sécurité. Ce soir-là, la première réunion de sécurité sur les opérations forestières du parc des Laurentides venait de naître. Quelques jours plus tard, on a ajouté à ma tâche l'organisation d'activités hebdomadaires de prévention dans le milieu de travail, plus particulièrement sur les techniques d'abattage des arbres, afin de diminuer le plus possible les accidents qui survenaient lors de ces activités.



Empilement de pitoues le long d'un chemin secondaire.

### Le charriage du bois avec les chevaux (1961)

Au début de janvier, les cours d'eau et les lacs étaient gelés depuis quelques semaines et la neige était suffisamment épaisse pour commencer le charriage du bois avec les chevaux. Avant l'arrivée des charretiers, quelques travailleurs forestiers spécialisés préparaient les lieux du charroyage. La première étape consistait à déblayer et à glacer le maître chemin traversant le chantier ainsi que les chemins de neige secondaires dans le but de faciliter

la glisse des *sleighs*<sup>6</sup> lors du charriage du bois avec les chevaux. L'opération était simple: les ouvriers remplissaient d'eau un grand réservoir installé sur une *sleigh* tirée par un attelage de deux chevaux. Ensuite, ils vidaient son contenu en contrôlant son débit à l'aide de deux valves situées à la sortie des gouttières insérées de chaque côté du réservoir, à l'endroit où passaient les patins de la *sleigh*. Le centre du chemin d'hiver devait rester en neige pour permettre une bonne traction aux chevaux. Puis, les fourches de halage étaient battues<sup>7</sup> avec des chevaux. C'était le long de ces embranchements de chemins secondaires que les *pitoues*<sup>8</sup> étaient empilées lors de la coupe. Puis, on aménageait un espace, sur la surface glacée du lac, suffisamment grand pour recevoir les cordes de bois du chantier.

La seule base de rémunération des charretiers était leur production, c'est-à-dire qu'ils étaient payés en fonction du volume de bois rendu à la jetée sur le lac. Les contrats qui étaient adjugés aux charretiers par le *jobbeur* variaient entre 200 et 350 cordes. Pour charger leur *sleigh*, les charretiers devaient soulever – sur plus de trois pieds de hauteur (1 mètre) – les plus grosses billes, toujours cordées au ras le sol, atteignant parfois des diamètres de 23 à 28 pouces (60 à 70 cm). Pour rendre une descente sécuritaire, le charretier devait ralentir sa *sleigh* en utilisant des méthodes simples: il plaçait des chaînes sous les patins de front (patins avant) qui avait pour effet de ralentir la descente. Pour les pentes raides, en plus des chaînes, il attachait à l'arrière de la *sleigh* un amonçlement de billes pour ralentir davantage la descente.

Un jour, en faisant ma tournée d'inspection des travaux de charriage du bois dans une montagne à pente raide, j'ai entendu au loin des cris: «Ooh! Ooh! Ooooo....h!» Puis, un cheval, poussé par sa lourde charge de bois, est passé tout près de moi dans un nuage de poudrerie de neige à une vitesse foudroyante. Il n'a pu prendre le virage à l'intersection de la fourche de halage et du chemin de neige secondaire, il a poursuivi sa course et a plongé dans un précipice atterrissant vingt mètres plus bas, enterré sous les billes de bois de sa *sleigh*. La pauvre bête est morte sur le coup.

6 Sleigh = traîneau forestier qui glisse sur la neige et la glace et sert au transport des billes de bois.

7 Battre = tasser la neige.

8 Pitoune = bois à pâte coupé en longueur de quatre pieds

9 Ooh = ordre verbal adressé au cheval de s'arrêter

En questionnant le charretier, j'ai appris qu'il n'avait pas mis les freins sur sa *sleigh*. Il va s'en dire que le soir même, j'ai rassemblé tous les charretiers pour les informer des règles de sécurité élémentaires lors du charriage du bois avec les chevaux.

### La drave (1961)

Au printemps, la principale activité était la drave. À partir de la mi-avril, le « coup d'eau<sup>10</sup> » permettait de draver le bois sur les lacs, les rivières et même les petits ruisseaux. C'était le seul moyen de transport du bois des chantiers forestiers jusqu'à l'usine de pâtes et papiers. Tous ces travailleurs de la drave étaient de solides gaillards, reconnus pour leur force, leur agilité, leur adresse, leur courage et leur endurance. Pour la plupart, ils étaient du type athlétique, c'est-à-dire qu'ils étaient grands, bien charpentés et leurs corps musclés.

Pour approfondir mes connaissances sur les pratiques, les méthodes et les techniques de travail ainsi que sur les équipements utilisés, mon patron immédiat m'a proposé d'occuper différentes fonctions de travail sur la drave. C'était commencer au bas de l'échelle ! J'ai accepté.

Un jour, j'ai accompagné Tony qui était reconnu comme étant le meilleur dynamiteur de la division et expert en explosifs. De plus, disait-on, il excellait dans le démantèlement d'embâcles de billes de bois. Ce jour-là, un amas de bois sur le lac du Milieu était poussé par un fort vent nordet et dérivait vers le barrage. On devait procéder rapidement, sinon il formerait un embâcle monstrueux à l'entrée de l'écluse. En vitesse, nous avons chargé les explosifs, les accessoires et de longues perches dans une barque robuste d'environ 12 pieds de longueur (4 mètres), munie d'un moteur hors-bord.

Sans anicroche, nous avons navigué jusqu'à cet amas de bois qui était situé au centre du lac. Tony a contourné la partie ouest qui faisait face au barrage, il cherchait une ouverture, un endroit propice pour insérer une charge explosive. Quand il a trouvé

l'endroit, il a dégagé avec sa gaffe<sup>11</sup> quelques billes encastrées tout autour de l'ouverture pour former comme un cratère dans l'amas de bois. Avec de la corde à ballot, il a attaché solidement une douzaine de bâtons de dynamite au bout d'une grande perche, inséré entre les cartouches un détonateur à l'extrémité duquel était fixée une longue mèche, dirigé la perche dans le trou et placé la charge explosive sous l'amas de bois. Puis, il fait la mise à feu et m'a crié : « Nous avons exactement deux minutes pour déguerpir avant que la charge saute ».

D'un coup de poignet vif, Tony a tourné au maximum la poignée des gaz du moteur hors-bord. Ce dernier a fait quelques ratés et s'est étouffé. Aussitôt Tony a tiré avec vigueur sur la corde du démarreur, tiré, tiré encore et encore. Rien à faire, le moteur ne démarrait pas. Nous étions à quelques mètres au-dessus de la charge explosive et, dans quelques instants, tout allait sauter. Je me suis mis à pagayer de toutes mes forces. Mes coups de rame étaient vigoureux, mais l'embarcation était lourde et s'écartait très lentement du tas de bois, trop lentement. Les deux minutes se sont écoulées. Une détonation violente a retenti et m'a fait sursauter de frayeur. J'étais glacé d'épouvante et je devenais le témoin involontaire d'un spectacle saisissant qui est toujours resté ancré dans ma mémoire. Sous l'impulsion de l'extraordinaire force de la charge explosive, une masse de bois impressionnante s'est dégagée de l'ensemble et s'est élevée en l'air. Les billes ont été projetées de toutes parts, très haut dans le ciel, comme de multiples petites fusées d'un feu d'artifice. L'explosion a soulevé également une masse d'eau importante et a provoqué de grosses vagues.

Lorsque les billes se sont mises à redescendre, machinalement, j'ai placé mes deux bras sur ma tête comme pour me protéger de ces objets qui affluaient de partout et j'ai fermé les yeux. J'ai entendu les billes de bois qui tombaient à l'eau avec grands fracas autour de moi. Je sentais l'embarcation qui se soulevait par la force des vagues, d'abord de l'avant, puis de l'arrière, d'un côté, puis de l'autre, et commençait à tourner sur elle-même. À ce moment, la mort me semblait imminente et différentes images apparaissaient dans mon esprit. Je me voyais écrabouillé par une grosse bille de bois qui me tombait sur la tête. Puis, je voyais

10 Coup d'eau = réserve d'eau d'un lac à la suite de la fonte de la neige et de la glace au plus fort de la crue printanière.

11 Gaffe = long manche de bois, muni d'un crochet en fer à deux branches, dont se sert le draveur pour remuer ou diriger le bois dans l'eau.

l'embarcation chavirer et me projeter dans l'eau froide du lac, sans ceinture de sauvetage, bien sûr! Après les quelques secondes qu'a duré cet enfer et qui m'a paru une éternité, les billes de bois ont cessé de tomber, l'embarcation s'est stabilisée et ce fut le silence total.

J'étais en état de choc! C'était plus fort que moi; je ne pouvais passer sous silence cet incident qui aurait pu être lourd de conséquences. Sans hésitation, j'ai interpellé Tony afin d'en faire une analyse pour bien identifier les conditions de travail dangereuses et les mesures de sécurité minimales pour éviter qu'une situation semblable ne se reproduise. Ce n'était pas facile pour un jeune blanc-bec comme moi de convaincre un travailleur expérimenté de modifier ses habitudes de travail pour tenir compte de la sécurité. Il a accepté de débattre du sujet. Tony a modifié son plan de travail et nous sommes revenus au quai de l'écluse pour effectuer les réparations au moteur hors-bord.

## La mécanisation des opérations forestières (1964)

Dans le parc des Laurentides, le bois était coupé à l'été et à l'automne d'une année et, l'hiver suivant, il était charrié avec les chevaux. Puis, au printemps et à l'été, les billes étaient dravées jusqu'à l'usine de Donnacona. Le bois prenait donc près d'un an à se rendre à l'usine de pâtes et papier: c'était un inventaire lourd à supporter financièrement. Pour cette raison, la compagnie a décidé de révolutionner les méthodes traditionnelles par la mécanisation de toutes ses opérations forestières.

Après la scie à chaîne qui avait fait son apparition au début des années soixante, la compagnie introduit en 1964, à titre expérimental, deux types d'engins forestiers: le J-5 sur chenilles de Bombardier pour le charriage des billes de quatre pieds et la débusqueuse à câbles sur roues de *Timberjack* pour le débusquage du bois en longueur. Avec la mécanisation des opérations forestières, le bois était coupé, charrié sur-le-champ avec les engins forestiers jusqu'au chemin et transporté à la rivière avec des camions. Le bois était ensuite dravé et arrivait à l'usine deux mois plus tard.

Le nom donné au premier système était *cut and bunch*, c'est-à-dire que le bûcheron coupait le bois en billes de quatre pieds et le mettait en tas le long d'un sentier de débarquement. Par la suite, l'opérateur du J-5 de Bombardier le transportait jusqu'au chemin et le cordait sur des palettes de camion.

Avec la débusqueuse à câbles sur roues, un nouveau système d'opérations forestières était né, on passait du système de billes coupées en quatre pieds au système de bois en longueur. Du travail individuel, on passait au travail en équipe de trois hommes: le premier abattait, ébranchait et écimait les arbres, le deuxième, l'opérateur de la débusqueuse à câbles, les traînait en longueur jusqu'au chemin forestier et le troisième homme, situé à la jetée en bordure du chemin forestier, tronçonnait les arbres en billes de quatre pieds et les cordait sur des palettes de camion.

Sans formation, ni préparation aucune, j'ai été nommé contremaître des opérations forestières mécanisées. Ma principale responsabilité était de mettre en place deux systèmes de récolte de la matière ligneuse – un système de bois court et un système de troncs entiers – et de développer des méthodes et des techniques de travail pertinentes et efficaces. C'était tout un défi pour un jeune homme de 24 ans, mais c'était bien ce qui rendait mon travail en forêt passionnant et valorisant.



Débarquement au lac Boucher situé à 70 kilomètres au nord de Forestville.

## L'expédition au lac Boucher (1965)

Pour inventorier une vaste région de 2400 km<sup>2</sup> dépourvue d'infrastructure routière, l'avion de brousse se révélait le seul moyen de transport dans ces forêts reculées de la Côte-Nord. On pouvait utiliser les innombrables lacs de cette région comme aires d'amerrissage et la particularité de leur contour servait de points de repère et de rattachement des lignes d'inventaire forestier.

Pour réaliser cette expédition, on a établi le campement au cœur du territoire de travail, soit au lac Boucher qui est situé à 70 km au nord de Forestville. L'avion était un monomoteur à hélices de type Cessna 185. C'était un avion terrestre qui avait été adapté pour les conditions hivernales en installant des skis sous les roues. Cet appareil qui nous voyageait quotidiennement du campement à notre lieu de travail présentait une souplesse d'emploi incomparable pour se poser et pour décoller de petits lacs enserrés de montagnes.

Jacques, notre jeune pilote, volait naturellement, avec son instinct, son inspiration et sa dextérité. Il prenait toujours beaucoup de précautions pour manœuvrer sur une surface de décollage et d'amerrissage très courte, telle qu'une petite savane de quelques centaines de pieds parfois, quasi invisible des airs. À l'opposé, sur l'immensité non balisée d'un grand lac, il redoublait de prudence lorsqu'il posait son avion sur les aspérités d'une surface mi-enneigée et mi-glacée. Voyager en avion de brousse le matin pour se rendre à son travail et, en fin de journée, pour revenir au campement, ce n'était pas tous les travailleurs forestiers qui avaient ce privilège incomparable.



Campement au lac Boucher.

Vivre sous la tente en hiver m'a demandé de nombreux efforts d'adaptation à mon nouveau mode de vie. Nous étions six gaillards – dont quelques-uns de fort gabarit – à loger dans une tente de 14' X 16'. Quand nous déroulions nos sacs de couchage – quatre étoiles –, notre espace vital était restreint. Nous manquions de place pour ranger nos vêtements et autres affaires personnelles. Cette proximité et ce manque d'intimité m'étaient très désagréables et même un peu néfastes moralement. Vivre sous la tente avait aussi de bons côtés et j'y ai passé des moments très agréables. Après notre journée de travail, la tente principale servant à la fois de cuisine et de bureau était le lieu fort de rassemblement. C'était là que chacun racontait ses exploits de la journée, ses histoires d'amour, ses projets d'avenir, etc. Le récit de l'un créait toujours chez l'autre un intérêt évident ou provoquait des blagues ponctuées de rires. Ces instants de plaisir entre nous qui vivions ensemble étaient nombreux et le lien qui nous reliait estompait tous les autres désagréments. Les samedis et les dimanches devaient être normalement chômés, mais nous les occupions à travailler pour échapper à l'ennui.

## Épilogue

*C'est au cours des années de la décennie 1960 que le secteur forestier a connu ses plus grands bouleversements avec l'introduction de nouvelles technologies. La scie à chaîne a remplacé la sciote et la hache pour couper le bois et la débuseuse s'est substituée au cheval pour transporter les arbres en longueur. Au cours de cette période, les changements ont été accélérés et ont eu un impact sur l'ordinaire des travailleurs forestiers et les outils qu'ils utilisaient ainsi que sur leurs méthodes de travail. Le bûcheron est devenu un ouvrier forestier spécialisé, car dorénavant son métier faisait appel à des compétences croissantes en mécanique et hydraulique. Le flottage du bois a cédé la place au transport par camion. On a procédé à la réorganisation du travail en forêt, ce qui permettait l'étirement des activités de récoltes forestières à longueur d'année. Au début des années 1970, tous les camps forestiers étaient modernisés, agrandis et dotés de l'électricité. Les travailleurs forestiers regagnaient leur domicile chaque fin de semaine, rompant ainsi avec l'isolement qui caractérisait la période précédente.*